

**Une traduction en créole martiniquais
du premier chapitre de *L'Enfant*, de Jules Vallès,**

par J-P. Arsaye

Introduction

En effectuant ce travail de traduction en créole de *L'Enfant*, roman de Jules Vallès, écrivain français du IX^{ème} siècle, j'ai gardé, avec un œil plus expérimenté, le même objectif qu'en traduisant dans cette même langue des nouvelles de Guy de Maupassant : contribuer (modestement) à l'accession du créole à la souveraineté scripturale. En effet, on ne rappellera jamais assez le rôle déterminant qu'a pu jouer cette activité dans le passage de diverses langues européennes du rang de langues vulgaires à celui de langues prestigieuses.

S'agissant de la présente traduction, j'ai cherché à être le plus fidèle possible au texte de départ et de donner le maximum de lisibilité¹ au texte d'arrivée. Pour ce faire, j'ai tenté d'adopter les grands principes de la traduction interprétative², tels que les ont défini Danika Séleskovith et Marianne Lederer.

Cependant, cette traduction ne manquera pas, aux yeux de certains, de paraître trop littérale. Aussi, dans une perspective didactique, me suis-je efforcé, à travers de nombreuses notes placées en fin de document, d'expliquer ma démarche traductive en indiquant les difficultés que j'ai rencontrées et les solutions que j'ai utilisées. Car, selon moi, c'est surtout le caractère inédit de ces solutions, lesquelles doivent être adoptées dans le respect (dans la mesure du possible) de la langue-source, qui est propre à enrichir la langue-cible.

Enfin, une rétro-traduction, effectuée selon les mêmes principes, devrait permettre d'aboutir à un texte le plus proche possible, stylistiquement parlant, du texte de Vallès.

Jean-Pierre Arsaye

¹ Je parle de lisibilité aussi bien sur le plan graphique que sur le plan sémantique.

² La traduction interprétative.

Ma mère

(texte original)

Ai-je été nourri par ma mère ? Est-ce une paysanne qui m'a donné son lait ? Je n'en sais rien. Quel que soit le sein que j'ai mordu, je ne me rappelle pas une caresse du temps où j'étais tout petit ; je n'ai pas été dorloté, tapoté, baisoté ; j'ai été beaucoup fouetté.

Ma mère dit qu'il ne faut pas gâter les enfants, et elle me fouette tous les matins ; quand elle n'a pas le temps le matin, c'est pour midi, rarement plus tard que quatre heures.

Mlle Balandreau m'y met du suif.

C'est une bonne vieille fille de cinquante ans. Elle demeure au-dessous de nous. D'abord elle était contente : comme elle n'a pas d'horloge, ça lui donnait l'heure. « Vlin ! Vlan ! Zon ! Zon ! — voilà le petit Chose qu'on fouette ; il est temps de faire mon café au lait. »

Mais un jour que j'avais levé mon pan, parce que ça me cuisait trop, et que je prenais l'air entre deux portes, elle m'a vu ; mon derrière lui a fait pitié.

Elle voulait d'abord le montrer à tout le monde, amener les voisins autour ; mais elle a pensé que ce n'était pas le moyen de le sauver, et elle a inventé autre chose.

Lorsqu'elle entend ma mère me dire : « Jacques, je vais te fouetter !

— Madame Vingtras, ne vous donnez pas la peine, je vais faire ça pour vous.

— Oh ! chère demoiselle, vous êtes trop bonne ! »

Mlle Balandreau m'emmène ; mais, au lieu de me fouetter, elle frappe dans ses mains ; moi, je crie. Ma mère remercie, le soir, sa remplaçante.

« A votre service », répond la brave fille, en me glissant un bonbon en cachette.

Mon premier souvenir date donc d'une fessée. Mon second est plein d'étonnement et de larmes.

Lamatè-mwen¹

(traduction en créole martiniquais)

Es sé lamatè-mwen ki nourri mwen² ? Es sé an fanm-kanpany ki ba mwen let-li ? Man pa sav. Kisiswa manmel-la man mòdé a, man pa ka sonjé man risivwè an sel kares antan man té toupiti ; pèsonn pa janmen dowloté mwen, tapoté mwen oben ba mwen ti bo³ ; yo ba mwen tibren kout fwet.

Lamatè-mwen ka di fok pa gaté timanmay, ek i ka ba mwen kout fwet tou lé maten ; lè i pa ni tan lé maten, sé pou anmidi, rarman pli ta ki katrè.

Manzè Balandreau⁴ ka mété swif anlè lapo-mwen.

Sé an bon viéfi ki ni senkantan. I ka rété anba lakay-nou. Déjà-pou-yonn i té kontan : kon i pa ni lowloj, sa té ka di'y ki lè i yé. « Vlen ! Vlan ! Zon ! Zon ! — Mi Ti Bagay-la yo ka ba kout fwet ; za lè pou man fè kafé-o-let⁵ mwen. »

Men an jou éti man té lévé pan-mwen, davwè sa té ka brilé mwen twop, ek man té ka pran lè ant dé lapot, i wè mwen ; lapo-fes mwen fè'y lapenn.

I té lé koumansé montré tout moun li, rélé tout vwazen oliwon-nou ; men i katjilé ki sa pa té bon manniè a pou sové'y, ek i kabéché an lot bagay.

Lè i tann lamatè-mwen di mwen kon sa : « Jacques, man ké ba'w fwet⁶ !

— Man Vingtras, pa ba kò'w travay-tala, man ké fè sa ba'w.

— A⁷ ! Ti manzel, chè, ou two jantiy ! »

Manzè Balandreau ka mennen mwen, men olié i ba mwen fwet, i ka frapé dé lamen'y ; mwen, man ka kriyé. Lamatè-mwen, oswè, ka rimèsié'y.

« Sé nou menm »⁸, fi-a ka réponn, toupannan i ka ba mwen an bonbon anba-fey.

Kidonk prèmié souvinans-mwen sé an volé. Déziem-la plen létonnman ek lapléré.

C'est au coin d'un feu de fagots, sous le manteau d'une vieille cheminée ; ma mère tricote dans un coin ; une cousine à moi, qui sert de bonne dans la maison pauvre, range, sur des planches rongées, quelques assiettes de grosse faïence avec des coqs à crête rouge, et à queue bleue.

Mon père a un couteau à la main et taille un morceau de sapin ; les copeaux tombent jaunes et soyeux comme des brins de rubans. Il me fait un chariot avec des languettes de bois frais. Les roues sont déjà taillées ; ce sont des ronds de pommes de terre avec leur cercle de peau brune qui imite le fer... Le chariot va être fini ; j'attends tout ému et les yeux grands ouverts, quand mon père pousse un cri et lève sa main pleine de sang. Il s'est enfoncé le couteau dans le doigt. Je deviens tout pâle et je m'avance vers lui ; un coup violent m'arrête ; c'est ma mère qui me l'a donné, l'écume aux lèvres, les poings crispés.

« C'est ta faute si ton père s'est fait mal ! »

Et elle me chasse sur l'escalier noir, en me cognant encore le front contre la porte.

Je crie, je demande grâce, et j'appelle mon père : je vois avec ma terreur d'enfant, sa main qui pend toute hachée ; c'est moi qui en suis cause ! Pourquoi ne me laisse-t-on pas entrer pour savoir ? On me battra après si l'on veut. Je crie, on ne me répond pas. J'entends qu'on remue des carafes, qu'on ouvre un tiroir ; on met des compresses.

« Ce n'est rien », vient de dire ma cousine, en pliant une bande de linge tachée de rouge.

Je sanglote, j'étouffe : ma mère repaît et me pousse dans le cabinet où je couche, où j'ai peur tous les soirs.

Je puis avoir cinq ans et me crois un parricide.

Ce n'est pas ma faute, pourtant !

Est-ce que j'ai forcé mon père à faire ce chariot ? est-ce que je n'aurais pas mieux aimé saigner, moi, et qu'il n'eût point mal ?

Oui — et je m'égratigne les mains pour avoir mal aussi.

C'est que maman aime tant mon père ! Voilà

Sé bò an difé-bwa, anba manto an vié chiminen ; lamalè-mwen ka trikoté andan an lankonyi ; an kouzin-mwen, ki ka sévi bòn adan lanmézon pov la, ka ranjé, anlè planch ki wonyen, yonn-dé zasiet gwo fayans ki ni kok kret wouj, ek latjé blé⁹.

Lèpatè-mwen ni an kouto an lanmen'y ek i ka tayé an mòso sopen ; sé kopo-a ka tonbé jòn ek swa akwèdi sé ti mòso riban. I ka fè an chario épi landjet bwa fré ba mwen. Sé woul-la za tayé ; sé dé franch ponm-tè épi serk lapo brin yo ki ka imité fè... Chario-a za pres bout ; man ka atann ek zité-mwen gran wouvè, lè lèpatè-a ka anni pousé an kri ek ka lévé lanmen'y plen san. I fè kouto-a antré an dwet-li. Man ka vini tou pal ek man ka vansé owa'y ; an méchan kou ka frennen mwen ; sé lamatè-mwen ki ba mwen'y, tjim anlè lev-li, pwen'y bien fèmen.

« Sé fot-ou si lèpatè'w fè kò'y mal ! »

Ek i ka chasé mwen anlè leskalié nwè a, ka fésé fwon-mwen ankò anlè lapot-la¹⁰.

Man ka rélé anmwé, man ka mandé padon, ek man ka kriyé lèpatè-mwen : man ka wè, lapérezité¹¹ anlè mwen, lanmen'y raché, ka pann ; sé mwen ki lotè sa ! Poutji yo pa ka kité mwen antré pou man pé sav ? Yo ké pé bat mwen apré si yo lé. Man ka kriyé, yo pa ka réponn mwen. Man ka tann yo rimen karaf, wouvè an tiwè ; yo ka mété konpres.

« Sa pa ayen », kouzin-mwen ka vini di mwen, toupannan i ka pliyé an bann lenj ki ni tach wouj anlè'y.

Man ka sangloté, man ka toufé : lamatè-a ka riparet ek ka pousé mwen adan kabiné-a éti man ka dòmi a, éti lapè anlè mwen tou lé swè.

Man pé ni senk lanné ek konprann man sé an parisid.

Sé pa fot-mwen, magré sa !

Es man fòsé lèpatè-mwen fè chario-tala ? Es man pa té ké simié senyen, mwen, ek i pa té fè kò'y mal ?

Wi — ek man ka grafiyen lanmen-mwen pou

pourquoi elle s'est emportée.

On me fait apprendre à lire dans un livre où il y a écrit, en grosses lettres, qu'il faut obéir à ses père et mère : ma mère a bien fait de me battre.

La maison que nous habitons est dans une rue sale, pénible à gravir, du haut de laquelle on embrasse tout le pays, mais où les voitures ne passent pas. Il n'y a que les charrettes de bois qui y arrivent, traînées par des bœufs qu'on pique avec un aiguillon. Ils vont, le front bas, le cou tendu, le pied glissant ; leur langue pend et leur peau fume. Je m'arrête toujours à les voir, quand ils portent des fagots et de la farine chez le boulanger qui est à mi-côte ; je regarde en même temps les mitrons tout blancs et le grand four tout rouge, — on enfourne avec de grandes pelles, et ça sent la croûte et la braise !

La prison est au bout de la rue, et les gendarmes conduisent souvent des prisonniers qui ont les menottes, et qui marchent sans regarder ni à droite ni à gauche, l'œil fixe, l'air malade.

Des femmes leur donnent des sous qu'ils serrent dans leurs mains en inclinant la tête pour remercier.

Ils n'ont pas du tout l'air méchant.

Un jour on en a emmené un sur une civière, avec un drap blanc qui le couvrait tout entier ; il s'était mis le poignet sous une scie, après avoir volé ; il avait coulé tant de sang qu'on croyait qu'il allait mourir.

Le geôlier, en sa qualité de voisin, est un ami de la maison ; il vient de temps en temps manger la soupe chez les gens d'en bas, et nous sommes camarades, son fils et moi. Il m'emmène quelquefois à la prison, parce que c'est plus gai. C'est plein d'arbres ; on joue, on rit, et il y en a un, tout vieux, qui vient du bagne et qui fait des cathédrales avec des bouchons et des coquilles de noix.

A la maison l'on ne rit jamais ; ma mère

man ni mal tou.

Sé zafè lamatè-a enmen lèpatè-a telman ! Sé pou sa i lévé fâché¹².

Yo ka fè mwen aprann li adan an liv éti ki matjé fok obéyi lèpatè'w ek lamatè'w : lamatè-mwen té bien fet bat mwen.

Kay-la oti nou té ka rété a adan an lari ki sal, red pou monté ek oti, lè ou anwo'y, ou pé wè tout péyi-a, men oti vwati pa ka pasé. Sé pa anni charet bwa bef ka rédi ka rivé la, pitjé yo ka pitjé yo épi an djiyon. — Yo ka alé, kou-yo bandé, pié-yo ka glisé ; lang-yo ka pann ek lapo-yo ka fè lafimen. Man toujou ka rété pou gadé yo lè yo ka pôté farin lakay boulanjé-a ki lanmwatié chimen; an menm balan-an, man ka gadé sé mitwon tou blan an ek gran fou tou wouj la, yo ka anfounen épi grand pel, ek sa ka santi lodè lakwout-pen ek labrez !

Lajol-la¹³ an bout lari-a ek, toulong, sé jandam-lan ka kondui prizonné ki ni minot, ek ka maché san gadé ni adwet ni agoch, zié-yo fiks, ka sanm sa ki malad.

Fanm ka ba yo lajan ki sé boug-la ka séré an lanmen-yo toupannan yo ka bésé tet pou di mési.

Yo pa ka sanm sa ki méchan pies.

An jou yo menen yonn anlè an siviè, épi an dra blan ki té ka kouvè tout kò'y ; i té mété ponyet-li anba an si, apré i té vòlè ; moun té kwè i té key mò afos i té ped san.

Gardien lajol-la, davwè sé vwazen-nou, sé zanmi lanmézon-an ; tanzantan i ka vini manjé soup lakay sé moun-lan ka rété anba-a, ek nou kanmarad, tiganon'y lan ek mwen menm. I ka mennen mwen lajol-la délè pas la pli djé. La plen piébwa ; nou ka jwé, nou ka ri, ek ni yonn ki tou vié, ki sòti o bagn ki ka fè katédral épi bouchon ek kokiy-nwa.

Lakay-nou, pèsonn pa ka janmen ri ; lamatè-mwen toujou ka bougonnen. — A ! fout man ka

bougonne toujours, — Oh ! comme je m’amuse davantage avec ce vieux-là et le grand qu’on appelle le braconnier, qui a tué le gendarme à la foire du Vivarais !

Puis, ils reçoivent des bouquets qu’ils embrassent et cachent sur leur poitrine. J’ai vu, en passant au parloir, que c’étaient des femmes qui les leur donnaient.

D’autres ont des oranges et des gâteaux que leurs mères leur portent, comme s’ils étaient encore tout petits. Moi je suis tout petit, et je n’ai jamais ni gâteaux, ni oranges.

Je ne me rappelle pas avoir vu une fleur à la maison. Maman dit que ça gêne et qu’au bout de deux jours ça sent mauvais. Je m’étais piqué à une rose l’autre soir, elle m’a crié : « Ça t’apprendra ! »

J’ai toujours envie de rire quand on dit la prière. J’ai beau me retenir ! Je prie Dieu avant de me mettre à genoux, je lui jure bien que ce n’est pas de lui que je ris, mais dès que je suis à genoux, c’est plus fort que moi. Mon oncle a des verrues qui le démangent, et il les gratte, puis il les mord ; j’éclate. — Ma mère ne s’en aperçoit pas toujours, heureusement ; mais Dieu, qui voit tout, qu’est-ce qu’il peut penser ?

Je n’ai pas ri pourtant, l’autre jour ! On avait dîné à la maison avec ma tante de Vourzac et mes oncles de Farreyrolles ; on était en train de manger la *tourte*, quand tout à coup il a fait noir. On avait eu chaud tout le temps, on étouffait, et l’on avait ôté ses habits. Voilà que le tonnerre a grondé. La pluie est tombée à torrents, de grosses gouttes faisaient floc dans la poussière. Il y avait une fraîcheur de cave, et aussi une odeur de poudre ; dans la rue, le ruisseau bouillait comme une lessive, puis les vitres se sont mises à grincer : il tombait de la grêle.

Mes tantes et mes oncles se sont regardés, et l’un d’eux s’est levé ; il a ôté son chapeau et s’est mis à dire une prière. Tous se tenaient debout et

anmizé kò-mwen plis épi viékò-tala ek boug long lan yo ka kriyé brakonnié-a, ki tjué an jandam lafwa Vivarais !

Épi, yo ka risivwè boutjé-flè yo ka pran ek yo ka sére anlè lestonmak-yo. Man wè, kon man pasé o parlwa, ki sé té fanm ki té ka ba yo’y.

Dot ni zoranj ek gato lamatè-yo pòté ba yo, konsidiré yo té timanmay toujou. Mwen, man timanmay, ek man pa jenmen ni pies gato ni pièz zoranj.

Man pa ka sonjé man wè an sel flè lanmèzon-nou. Manman ka di sa ka jennen é ki, apré dé jou, sa ka santi mové. Man kité an woz pitjé mwen lot jou o swè a, i ladjé : « Sa kay montré’w ! »

Man toujou anvi ri lè yo ka fè lapriyè. Abo man ritjenn kò-mwen ! Man ka fè lapriyè avan man ajounou, man ka jiré Bondié ki sé pa li man ka ri, men dépi man ajounou, sa pli fò pasé mwen. Monnok-mwen ni véri ki ka ba’y zoy, épi i ka graté yo ek i ka mòdé yo ; man ka pété ri ; — Lamatè-mwen pa ka wè sa délé, érezman ; men Bondié ki ka wè tout bagay, sa i ké di ?

Men man pa ri, lot jou a ! Nou té manjé lanmèzon épi matant Vourzac mwen¹⁴ an ek lézonk Farreyrolles mwen an ; nou té ka manjé an *tourte*, lè nwè anni fet. Nou pa té sispann santi nou cho, nou té ka toufé ek nou té woté rad-nou. Mi tonnè gwondé. Lapli tonbé gwo dlo, gwo gout-dlo ka fè flok an lapousiè-a. Té ni an fréchè kon adan an kav, ek an lodè lapoud ; adan lari-a, koulé-dlo a té ka bouyi kon an lésiv, épi sé vit-la koumansé grensé : lagrel té ka tonbé.

Sé tant-mwen an ek sé zonk-mwen an gadé kò-yo, ek ni yonn ki anni lévé ; i woté chapo’y ek i mété kò’y ka di an lapriyè. Tout moun té mété kò-

découverts, avec leurs fronts jeunes ou vieux pleins de tristesse. Ils priaient Dieu de n'être pas trop cruel pour leurs champs, et de ne pas tuer, avec son plomb blanc, leurs moissons en fleur.

Un grêlon a passé par une fenêtre, au moment où l'on disait *Amen*, et a sauté dans un verre.

Nous venons de la campagne.

Mon père est fils d'un paysan qui a eu de l'orgueil et a voulu que son fils étudiat *pour être prêtre*. On a mis ce fils chez un oncle curé pour apprendre le latin, puis on l'a envoyé au séminaire.

Mon père — qui devait être mon père — n'y est pas resté, a voulu être bachelier, arriver aux honneurs, et s'est installé dans une petite chambre au fond d'une rue noire, d'où il sort, le jour, pour donner quelques leçons à dix sous l'heure, et où il rentre, le soir, pour faire la cour à une paysanne qui sera ma mère, et qui accomplit pour le moment ses devoirs de nièce dévouée près d'une tante malade.

On se brouille pour cela avec l'oncle curé, on dit adieu à l'Église ; on s'aime, on *s'accorde*, on s'épouse ! On est aussi au plus mal avec les père et mère, à qui l'on fait des sommations pour arriver à ce mariage de la débine et de la misère.

Je suis le premier enfant de cette union bénie. Je viens au monde dans un lit de vieux bois qui a des punaises de village et des puces de séminaire.

La maison appartient à une dame de cinquante ans qui n'a que deux dents, l'une marron et l'autre bleue, et qui rit toujours ; elle est bonne et tout le monde l'aime. Son mari s'est noyé en faisant le vin dans une cuve ; ce qui me fait beaucoup rêver et me donne grand-peur des cuves, mais grand amour du vin. Il faut que ce soit bien bon pour que M. Garnier — c'est son nom — en ait pris jusqu'à en mourir. Mme Garnier boit, tous les dimanches, de ce vin qui sent l'homme qu'elle a aimé : les souliers du mort sont aussi sur une planche, comme deux chopines vides.

On se grise pas mal dans la maison où je

yo doubout ek dékouvè¹⁵, latristes anlè front yo tout, ki jenn ki vié. Yo té ka mandé Bondié pou i pa two red pou chan-yo, ek pa tjué, épi plon blan'y lan, mwason-yo ki té la ka boujonnen.

An grêlon passé pa an finet, menm moman éti nou té ka di *Amen*, ek i soté andan an vè.

Nou sé bon moun lakanpay¹⁶.

Lèpatè-mwen sé yich an péyisan ki té ni lowdjey et ki té lé gason'y étidié *pou i fè labé*. Yo té mété gason-tala kay an lonk ki labé pou i té pé sa aprann laten, épi yo té vréyé'y o séminè.

Lèpatè-mwen — tala ki té pou vini lèpatè-mwen — pa rété la selman, i éséyé vini bachilié, trapé plis wotè, ek i enstalé kò'y adan an ti chanm, an fon an lari nwè, éti i té ka sòti, lajounen, pou i té pé ba yonn-dé lison a dis sou pou an lè, ek éti i té ka rantré, lé swè, pou i té zayé an fanm lakanpay ki té ké vini lamaté-mwen, ek ki, an moman-an, té ka otjipé di an matant-li ki té malad.

Palakoz tout sa, yo faché épi labé-a, yo di Légliz adié ; yo té enmen, *yo té ka antann*, yo ka mayé ! Sa pa ka djè alé non pli épi lépatè ek lamaté oblijé yo vini adan kalté mariyaj-tala.

Man sé prèmié yich linion béni tala. Man wè jou adan an kabann vié bwa ki ni pinez vilaj ek pis¹⁷ séminè.

Kay-la sé ta an madanm senkant lanné ki ni dé dan selman, yonn mawon, lot-la blé, ek ki ka ri toulong ; sé an bon fanm ek tout moun enmen'y. Mari'y néyé lè i té ka fè diven adan an tjiv ; kidonk sa ka fè mwen révé anpil ek fè mwen pè tjiv toubannman, men sa ka fè mwen enmen diven anpil tou. Fok kwè sa té bien bon pou M. Garnier — sé non'y — bwè jiktan i rivé mò. Man Garnier ka bwè, tou lé dimanch, diven-tala ki ka santi lodè nonm-lan i té enmen-an : soulié mò-a anlè an planch tou, akwèdi sé dé chopin vid.

<p>demeure.</p> <p>Un abbé qui reste sur notre carré ne sort jamais de table sans avoir les yeux hors de la tête, les joues luisantes, l'oreille en feu. Sa bouche laisse passer un souffle qui sent le fût, et son nez a l'air d'une tomate écorchée. Son bréviaire embaume la matelote.</p> <p>Il a un bonne, Mlle Henriette, qu'il regarde de côté, quand il a bu. On parle quelquefois d'elle et de lui dans les coins.</p> <p>Au second, M. Grélin. Il est lieutenant des pompiers, et, le jour de la Fête-Dieu, il commande sur la place. M. Grélin est architecte, mais on dit qu'il n'y entend rien, que c'est lui qui est cause que le Breuil est toujours plein d'eau, qu'il a coûté cinquante mille francs à la ville, et que <i>sans sa femme...</i> » On dit je ne sais quoi sur sa femme. Elle est gentille avec de grands yeux noirs, de petites dents blanches, un peu de moustache sur la lèvre ; elle fait toujours bouffer son jupon et sonner ses talons quand elle marche.</p> <p>Elle a l'accent du Midi, et nous nous amusons à l'imiter quelquefois.</p> <p>On dit qu'elle a des « amants ». Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais bien qu'elle est bonne pour moi, qu'elle me donne, en passant, des tapes sur les joues, et que j'aime à ce qu'elle m'embrasse, parce qu'elle sent bon. Les gens de la maison ont l'air de l'éviter un peu, mais sans le lui monter.</p> <p>« Vous dites donc qu'elle est bien avec l'adjoint ?</p> <p>— Oui, au mieux !</p> <p>— Ah ! ah ! et ce pauvre Grélin ? »</p> <p>J'entends cela de temps en temps, et ma mère ajoute des mots que je ne comprends pas.</p> <p>« Nous autres, les honnêtes femmes, nous mourons de faim. Celles-là, on leur fourre des places pour leurs maris, des robes pour leurs fêtes ! »</p> <p>Est-ce que Mme Grélin n'est pas honnête ? Que fait-elle ? Qu'y a-t-il ? pauvre Grélin !</p>	<p>Moun ka soulé kò-yo bien adan kay-la éti man ka rété a.</p> <p>An labé ki ka rété menm nivo épi nou pa ka jenmen kité tab si zyé'y pa andéwò tet-li, dé koté fidji'y ka kléré, zorey-li ka pri difé. Bouch-li ka ladjé an souf ki ka santi alkòl, ek nen'y ka sanm an tomat pliché. Bréviè'y ka pid matlot¹⁸.</p> <p>I ni an bòn, Manzè Henriette, i ka gadé asou koté, lè ou wè i bwè. Délè moun ka palé anlè yo tou lé dé anba fey.</p> <p>O déziem, sé M. Grélin. I liétinan ponpié, ek, jou la Fet-Dié, i ka koumandé anlè laplas-la. M. Grélin architek, men moun ka di i pa konnet ayen adan sa, et ki « sé fot li si Breuil toujou plen dlo, ki'y fè lavil dépansé karant mil fran é ki, <i>si sé pa té madanm-li...</i> » Yo ka di man pa sav kisa anlè madanm-li. I jantiy, épi dé gran zyé nwè, ti dan blan, tibren moustach anlè lev-li ; i toujou ka fè jipon'y boufé ek talon'y sonnen lè ou wè i ka maché.</p> <p>I ni laksan Midi a, ek nou ka anmizé kou-nou imité'y délè.</p> <p>Yo ka di i ni « aman ». Man pas av sa sa yé, men man sav bien i jantiy épi mwen, ki i ka ba mwen, lè i ka pasé, ti tap asou fidji, ek ki man enmen lè i ka bo mwen, pas i ka santi bon. Moun lanmézon-mwen ka sanm sa ka éséyé évité'y men san fè'y wè sa.</p> <p>« Ou ka di i bien épi adjwen-an ?</p> <p>— Wi, wi, toubannman¹⁹ !</p> <p>— A ! A ! pov Grélin ? »</p> <p>Tanzantan man ka tann sa, ek lamatè-mwen ka ajouté pawol man pa ka konprann.</p> <p>« Noumenm lan ki fanm onnet, nou ka mò fen. Sé tala, yo ka ba yo plas ba mari-yo, wob pou yo alé an lafet ! »</p> <p>Es man Grélin pa onnet ? Kisa i ka fè ? Kisa ki ni ? pov Grélin !</p>
--	--

Mais Grélin a l'air content comme tout. Ils sont toujours à donner des caresses et des joujoux à leurs enfants ; on ne me donne que des gifles, on ne me parle que de l'enfer, on me dit toujours que je crie trop. Je serais bien plus heureux si j'étais le fils de Grélin : mais voilà ! L'adjoint viendrait chez nous quand ma mère serait seule... Ça me serait bien égal à moi.

Mme Toullier reste au troisième : voilà une femme honnête !

Mme Toullier vient à la maison avec son ouvrage, et ma mère et elle causent des gens d'en bas, des gens de dessus, et aussi des gens de Raphaël et d'Espailly. Mme Toullier prise, a des poils plein les oreilles, des pieds avec des oignons ; elle est plus honnête que Mme Grélin. Elle est plus bête et plus laide aussi.

Quels souvenirs ai-je encore de ma vie de petit enfant ? Je me rappelle que, devant la fenêtre, les oiseaux viennent l'hiver picorer dans une cour qui sent mauvais ; qu'au fond de la cave, un des locataires engraisse des dindes. On me laisse pétrir des boulettes de son mouillé, avec lesquelles on les bourre, et elles étouffent. Ma grande joie est de les voir suffoquer, devenir bleues. Il paraît que j'aime le bleu !

Ma mère apparaît souvent pour me prendre par les oreilles et me calotter. C'est pour mon bien ; aussi, plus elle m'arrache de cheveux, plus elle me donne de taloches, et plus je suis persuadé qu'elle est une bonne mère et que je suis un enfant ingrat.

Oui, ingrat ! car il m'est arrivé quelquefois, le soir, en grattant mes bosses, de ne pas me mettre à la bénir, et c'est à la fin de mes prières, tout à fait, que je demande à Dieu de lui garder la santé pour veiller sur moi et me continuer ses bons soins.

Je suis grand, je vais à l'école.

Oh ! la belle petite école ! Oh ! la belle rue ! et si vivante, les jours de foire !

Les chevaux qui hennissent ; les cochons qui se traînent en grognant, une corde à la patte ; les

Men Grélin ka sanm sa'i²⁰ kontan pasé ayen. Yo toujou ka ba yich-yo kares ek joujou ; yo ka ba mwen anni ki kalot, yo ka palé anni ki di lanfè, yo toujou ka di man ka kriyé two fò.

Man té ké ni plis lérezté si man té yich Grélin : men mi ! Adjwen-an té ké vini lè lamatè-mwen té key tousel... man té key bien sanfouté.

Man Toullier ka rété o twziem étaj ; mi sé sa ki an fanm onnet !

Man Toullier ka vini lanmézon épi louvraj-li, ek lamatè-mwen épi'y ka kozé ki anlè sé moun anba a, ki anlè sé moun anwo a, ki anlè moun Raphaël ek moun d'Espailly. Man Toullier ni zorey-li ki plen prel, pié'y plen lonyon²¹ ; i pli onnet ki Man Grélin. I pli sot ek pli led tou.

Ki souvinans man ni ankò di lavi-mwen, antan man té timanmay ? Man ka sonjé ki, douvant finet-la, zwézo té ka vini an sèzon livè pou yo bekté adan lanej-la ; ki pannan sèzon-prentan²² man té ka sali tjilot-mwen adan an lakou ki ka santi mové ; ki an fon kav-la, yonn di sé lokatè-a té ka angrésé dend. Yo ka kité mwen pétri boulet son mouyé, pou bouré yo épi yo, ek yo té ka toufé. Tout lakontantman-mwen sé té wè yo ped souf-yo, vini blé. Asiparé man enmen blé !

Souvanman²³, lamatè-mwen ka rivé pou pran mwen pa zorey ek ba mwen kalot. Sé pou bien-mwen ; kifè, pli i raché chivé-mwen, pli i ba mwen kout taloch, ek pli man asiré sé an bon lamatè ek ki man sé an timanmay ki engra.

Wi, engra ! pas sa rivé mwen délé, lé swè, toupannan man ka graté bos-mwen, di pa mété kò-mwen ka béni'y, ek sé alafen lapriyé-mwen, toutafetman, ki man ka mandé Bondié fè'y rété an santé pou i véyé anlè mwen ek kontinié swen mwen bien.

Man gran, man ka²⁴ alé lékol.

A ! mi bel ti lékol ! A ! mi bel lari ! ek i sitelman vivan, jou lafwa²⁵ !

<p>poulets qui s'égosillent dans les cages ; les paysannes en tablier vert, avec des jupons écarlates ; les fromages bleus, les tommes fraîches, les paniers de fruits ; les radis roses, les choux verts !...</p> <p>Il y avait une auberge tout près de l'école, et l'on y déchargeait souvent du foin.</p> <p>Le foin où l'on s'enfouissait jusqu'aux yeux, d'où l'on sortait hérissé et suant, avec des brins qui vous étaient restés dans le cou, le dos, les jambes, et vous piquaient comme des épingles !...</p> <p>On perdait ses livres dans la meule, son petit panier, son ceinturon, une galoche... Toutes les joies d'une fête, toutes les émotions d'un danger... Quelles minutes !</p> <p>Quand il passe une voiture de foin, j'ôte mon chapeau et la suis.</p>	<p>Chouval ki ka ranni ; kochon ki ka trennen ek gronyen, an kod an pat-yo ; sé poul-la ki ka goziyé an kaloj-yo ; sé fanm-kanpany la épi tabliyé vè yo, épi jipon wouj yo ; sé fromaj blé a, sé <i>tom</i>²⁶ fré a, sé pannié fwi a ; sé radis woz la, sé chou vet la !...</p> <p>Té ni an lobej toupré lékol-la, éti yo té ka déchajé fwen souvan.</p> <p>Fwen-an, éti nou té ka fouré kò-nou jik ora zié-nou, éti nou té ka sòti épi chivé-nou an dézod, ka swè, épi bren pay ki té rété an kou-nou, an do-nou, an janm-nou, ek ki té ka pitjé nou kon zépeng !...</p> <p>Adan lanmel-la, nou té a pèdi ti panyen-nou, sentiwon-nou, an galoch²⁷... Tout lajwa an lafet, tout lémosion an danjé... Mi minit !</p> <p>Lè an vwati-fwen²⁸ ka pasé, man ka tiré chapo-mwen ek man ka suiv li.</p>
---	--

¹ J'ai préféré utiliser le mot *lamatè* plutôt que *manman*, le premier terme correspondant davantage à « mère » que le second dont l'équivalent français « maman » n'est que rarement utilisé par Vallès bien qu'appartenant au langage enfantin.

² S'il existe en créole acrolectal, le passif agentif n'est pas usité en créole basilectal.

³ Pour garder l'allitération en « té », il eût été préférable d'utiliser un terme équivalent à « baisoté » plutôt qu'une périphrase.

⁴ J'ai fait le choix de conserver les noms propres tel quel plutôt que de les créoliser.

⁵ Il m'a paru préférable d'écrire *kafé o let* plutôt que *kafé o lé* comme le prononcent les locuteurs créolophones. Nous pouvons très bien concevoir que *let* puisse se prononcer *lé* (comme en français « clef » se prononce avec amuïssement de la lettre f). Je me suis soucié de ne pas aller à l'encontre de l'idée d'autonomisation de la langue créole.

⁶ Une autre occurrence aurait pu être *Jacques, man ké vwéyé fwet anlè'w !*

⁷ En l'état actuel des choses, on chercherait vainement dans les dictionnaires créoles existant les équivalents créoles d'interjections telles que « Oh ! » (qui marque la surprise ou l'indignation) et « Ah ! » (qui sert à accentuer l'expression d'un sentiment). Précisons que l'interjection créole *o !* signifie « hé ! » ou « hé la ! » et exprime une interpellation ne saurait convenir pour traduire « Oh ! »

⁸ Nous sommes ici en présence de ce qui, selon Vinay et Darbelnet, relève de la métalinguistique qu'ils définissent comme étant « l'ensemble des rapports qui unissent les faits sociaux, culturels et psychologiques aux structures linguistiques » (1977 : 259). Aussi des expressions comme « À votre service » qui touchent à l'usage, ne peuvent guère être traduites de manière littérale dans une autre langue. La solution idéale consiste à trouver leur équivalent le plus proche dans la langue traduisante.

⁹ Comme on l'apprendra plus loin dans le texte, le narrateur, Jacques Vingtras aime la couleur bleue. C'est pour cette raison que les trois derniers mots de la phrase originale (et donc ceux de sa traduction également) ont été mis en relief.

¹⁰ Les deux actions (celle de chasser l'enfant et celle de lui cogner le front contre la porte) paraissent simultanées, ce qui est difficile à rendre en traduction.

¹¹ Terme archaïque (d'après R. Confiant, *Dictionnaire créole martiniquais-français*, 2007).

¹² J'ai opté pour une périphrase, le terme « emporté », dans l'acception qui est la sienne dans le texte original, n'ayant pas une lexie simple comme équivalent en créole.

¹³ J'ai préféré *lajol a laprizon* parce que, dans le mot « geôle », synonyme de prison, est assez spécifique du français parlé aux Antilles. Vallès emploie d'ailleurs plus loin le mot « geôlier ».

¹⁴ Quoiqu'ambiguë, car pouvant signifier aussi « Ma tante Vourzak » et « Mes oncles Farreyrolles », la tournure que j'ai choisie me semble bien plus élégante que *Matant mwen an ki ka rété Vourzac la et lézonk Farreyrolles mwen.* »

¹⁵ J'ai longuement hésité entre *tet-yo dékouvè* et *dékouvè* tout court, avant d'opter finalement pour la seconde occurrence, plus propre à conserver le caractère implicite du propos.

¹⁶ Hors contexte, la phrase originale, dont le sens est, en fait, « nous sommes originaire de la campagne », présente une certaine ambiguïté. Mais j'ai estimé qu'il en serait de même pour sa traduction littérale *Nou sòti lakanpay.*

¹⁷ Nous avons affaire ici à un signifiant (*pis*) qui, pris isolément, présente une ambiguïté quant à son signifié qui peut être « plus » et « puce ». Cependant cette ambiguïté disparaît assez aisément grâce au mot *pinez* (punaise) qui le précède et auquel il n'est séparé que de deux mots.

¹⁸ Cette liqueur est quasiment inconnue dans le monde créole, d'où l'emprunt de son nom.

¹⁹ L'emploi de cet adverbe me semble mieux convenir pour rendre le caractère allusif des propos du personnage qui parle.

²⁰ Forme contractée de *sa ki* (littéralement, « celui qui est » ou « celle qui est »).

²¹ Terme emprunté au français car je n'ai pas trouvé son équivalent en créole.

²² N'oublions pas qu'aux Antilles n'existent que deux saisons : le carême et l'hivernage. J'ai préféré *sézon-prentan* à *labelsézon* ou *bel sézon*, comme je l'ai fait pour traduire le même mot dans une nouvelle de Guy de Maupassant (« Bel sézon », in *An dousin kanpay*, 2000 : 45 - 55) qui pourrait tout aussi bien désigner l'été.

²³ Deux synonymes sont possibles ici : *souvan* et *souvanman*.

²⁴ Le narrateur veut dire qu'il est scolarisé et non qu'il est en train de se rendre à l'école. Le morphème *ka* utilisé ici traduit donc l'aspect itératif et non l'aspect duratif.

²⁵ Le sens de ce mot peut ne pas être saisi d'emblée par le lecteur car il peut signifier soit « la foi », soit « la foire. »

²⁶ Ici, le recours à un emprunt m'a paru s'imposer.

²⁷ Selon le dictionnaire Larousse, le mot « galoche » désigne une « chaussure de cuir à semelle de bois. » Ce genre de chaussure étant quasiment inconnu aux Antilles, il m'a paru nécessaire de procéder à un emprunt.

²⁸ Il m'a semblé aller de soi que créer une lexie composée pour désigner un contenant (voiture) et son contenu (foin), au même titre que, par exemple, *bret-zouti* (boîte à outils) ou *sak-pen* (sac de pains).